

# LA ROUILLE

Paru dans l'Encrier Renversé 2005

John marchait dans la rue déserte. Animal nocturne au cœur de pureté blanche, il pleurait sur sa vie.

— Pourquoi ? marmonna-t-il.

Trente-cinq années à espérer. Trente-cinq années passées à croire. Pas en dieu, John ne pouvait croire en une puissance divine. Il avait égaré sa foi le jour où son petit frère de sept ans s'était fait avaler par trente tonnes de ferraille. Seul son ballon avait survécu, trop indigeste.

Trente-cinq années à espérer. Trente-cinq années à construire, se construire. Grain après grain, pierre après pierre, bâtir l'édifice de la réussite. Sa femme, son fils, lui, sa famille. Son job, son emploi, sa carrière. Mathilde, Sly, Marie, Mike les autres, ses amis. Et enfin, trois mois pour anéantir trente-cinq années. La solitude du manque. Le vide de l'absence.

John marchait dans la nuit. L'âme en peine, il pleurait sur le monde.

Une maison en banlieue, style rustique. Jardin arboré, arbustes taillés, fleurs multicolores, les jouets de Thomas, les jouets du chien.

Deux voitures. Une de trop.

Les symboles d'une réussite matérialiste, ineptes face à la puissance du mal.

Le mal de la rouille.

Trois mois pour tout emporter. Emporter la joie, emporter la complicité, emporter les sourires et les rires. Emporter les mots rassurants, emporter la chaleur, emporter les sourires et

les rires. Seul l'amour résiste. Mais que peut l'amour face au vide. Le corps est retourné poussière et l'âme est invisible. Les mots sont silencieux et la présence absente. Le cœur ne bat plus. Son feu est devenu froid. Rien que le vide et le mal.

Le mal qui prend à la gorge. Celui qui serre l'estomac de sa poigne d'acier. Celui qui s'attaque au cerveau, obture l'esprit et déverse ses flots d'idées noires. Des pensées si sombres qu'il en fait nuit à midi, si sombres que le soleil en devient obscur.

John marchait dans la rue. Il suivait la route une bouteille d'Absolut à la main. A moitié vide. Breuvage transparent à la puissance corrosive dissimulée.

John venait de subir un long entraînement de trois mois. Whisky, gin rhum, tequila, rien que du bon et du fort.

Il avait longtemps hésité au rayon alcool du Carrefour de sa ville. Toutes ces promesses d'espoir. Ces promesses d'oubli aux couleurs sombres. Vert fumé, brun, ambre foncé. Cet aspect malsain dissimulé derrière des étiquettes flamboyantes pleines de jaune et de bleu, de rouge et de vert. Des invitations à la consommation comme des excuses maladroitement pour les maux du lendemain.

Eristov, Smirnov, Absolut, Zybrowska. John s'était finalement décidé pour la suédoise aux chants sirupeux, aux inscriptions bleutées pleines de mystérieuses promesses torrides, le fantasme Scandinave.

Il porta la bouteille à sa bouche et but comme un polonais. Deux gorgées brûlantes d'un feu liquéfié. Seul un slave peut boire de cette façon sans sourciller. John était parisien. Café noir et baguette. Béret et croissant. Le manque de consistance de la caféine l'avait entraîné vers l'acculturation. Blinis et vodka. Chapka et vodka.

Son pas devenait hésitant. Le court moment euphorique était loin derrière lui, quelque part entre la gare et la mairie. La phase souvenirs souvenirs arrivait et John y succomba avec plaisir. Elle était l'unique but à ses errances éthyliques répétées.

*Un beau jour de mai sous le soleil de midi, la belle Mélissa traverse le campus en courant. Sa jupe fleurie flotte dans les mouvements de l'air. John croise son regard. Un éclair jaillit et John trébuche. Mélissa attendrie par cette maladresse l'aide à se relever. Leurs yeux se croisent de nouveau, et dans un silence où le temps n'a aucune prise, ils comprennent tout l'un de l'autre. Mais la triste réalité rappelle à Mélissa qu'elle est pressée. Elle disparaît avec son doux parfum printanier derrière les murs de l'université. John s'assoit devant l'entrée et attend que le temps la ramène à lui. La porte s'ouvre avec le vent. Le parfum de la belle Mélissa envahit l'être prétendant de la saveur exquise de l'inoubliable. Elle va vers lui. Il va vers elle. Il la raccompagne chez elle et ose l'impensable. Il dépose timidement un baiser sur sa joue de pêche dans un au revoir plein de promesses.*

John souriait à cette évocation d'un passé lointain. Une journée magique. L'instant décidant de toute une vie.

Il poursuivait sa marche sans but dans les profondeurs de la nuit urbaine. Les nuages recouvraient la Terre de leur lourde menace. Les néons commerciaux aux couleurs vives oppressaient, aveuglaient les yeux gavés d'abjection matérielle. Que pouvaient ces lumières criardes face à la souffrance de John ? Que pouvaient ces marchandises inutiles face au manque de John ? Qu'avaient pu ces machines, ces ordinateurs, ces nouvelles technologies ? Rien. Rien n'arrête la rouille. Rien n'arrête le cancer.

John poursuivait sa marche. La ville désertée par la peur nocturne des monstres sanguinaires lui offrait un grand reposoir silencieux. Jamais au cours de ses errances solitaires

il n'avait croisé de ces bêtes avides de chair fraîche. Il en venait à penser qu'elles n'étaient que des fabulations humaines visant à trouver pire que l'homme.

*Belle journée de fin d'été. Le soleil termine sa langoureuse descente vers l'horizon déjà nuancé de rouge. Week-end à la mer, assis sur les dunes de l'Atlantique, ils contemplent la puissance océane. Les rouleaux de printemps blancs d'écume, les embruns voletant dans l'air iodé, le chant crépusculaire des mouettes affamées. John fait sa demande en mariage sur cette carte postale paradisiaque. Mélissa lui offre un sourire enchanté et accepte d'un baiser mouillé. Elle pose sa tête sur ses épaules, envahie par l'ivresse du bonheur. Le soleil se couche dans un feu d'artifice lumineux. Ils se lèvent main dans la main.*

*Les filets de pêche aux murs, la luminosité voilée des lampes à pétrole, les crustacés statufiés. Ils mangent un plateau de fruits de mer. Ils s'échangent des regards complices dans un silence troublant. Ils se lèchent les doigts avec une gestuelle explicite. Ils se rendent dans leur chambre où bercés par le chant du ressac marin ils célèbrent en avance l'union de leurs êtres.*

John se posa sur un banc. Il but une gorgée et alluma une cigarette. Il inhala une bouffée et plongea ses yeux dans le ciel. Il expira la fumée qui se mélangea aux halos orangés des réverbères agressifs.

— Comment vivre sans elle ? chuchota-t-il à la face céleste.

Une légère bruine flottait dans l'air recouvrant la peau de son visage d'une fine pellicule humide. Il appréciait la douceur froide des gouttes d'eau qui se rejoignait sur sa peau

pour y former les méandres de ruisseaux compliqués. Il aimait cette sensation de lavage collectif. Il aimait la pluie, elle allait si bien avec son état mélancolique.

La bruine se transforma en averse d'orage. John se contenta de fermer son vieux blouson de cuir noir aux nouveaux reflets ténébreux.

Il se mit à pleurer. Des larmes salées venues du plus profond de son âme. Des larmes attendues depuis trois longs mois. Il les reçut comme une offrande de son cœur. Il se laissa aller, il ne pouvait plus s'arrêter. Toute la souffrance emmagasinée depuis tout ce temps jaillissait dans un geyser d'expiation. Il s'en étouffait. Il poussa un cri sans son. Un cri inhumain échappé des souffrances ancestrales.

Les sanglots cessèrent aussi soudainement qu'ils étaient arrivés, comme si toute la douleur ne pouvait s'expulser en une seule fois. Les larmes continuaient de couler en silence. Juste un halètement marquait la preuve de l'énergie dépensée. John rejeta sa tête en arrière. Respirer la nuit.

*Premier été dans la nouvelle maison. Première bière dans la tiédeur vespérale. Premier barbecue dans le grand jardin. Première veillée sous l'halogène moucheté de cadavres. Première veillée sans l'halogène sous la voix lactée. Première roulade dans l'herbe perlée de rosée. Première voiture à laver.*

*John tient le tuyau d'arrosage à la main, le serpent tumultueux, l'arme du crime. Devant lui, la voiture, monstre mécanique au corps métallique. Puis Mélissa, cheveux attachés, mini short collant aux formes exquises, débardeur serré au plus près du corps, l'éponge trouée de cratères mystérieux et le seau d'eau mousseuse.*

*John fait jaillir l'eau. La voiture, immobile et tranquille, subit l'assaut sans rechigner. John coupe le torrent. Mélissa applique le shampoing. John l'aide. Halètements, sueur,*

*exclamations, gonflements musculaires. La voiture se pare de bijoux blanchâtres, dégouline de gouttes douteuses. John attrape le serpent visqueux. Il le règle sur pluie de perles lumineuse et les perles d'eau s'envolent, s'illuminent sous les rayons du soleil, forment de petits arc-en-ciel enchanteurs. Il éclabousse Mélissa qui pousse un cri de surprise. Sourire vengeur aux lèvres, elle lui jette son éponge pleine de mousse. Il lui lance un bref coup de lance ophidienne. Des perles d'eau s'accrochent à ses cheveux les faisant scintiller comme une parure de diamant. Le débardeur trempé se colle à la peau. Sa poitrine se gonfle. Le bout de ses seins semble vouloir se libérer de cette prison de coton. John la prévient qu'il recommencera à la moindre incartade de sa part. Il retourne son attention sur la voiture. Mélissa surgit derrière lui et lui renverse le seau d'eau sur la tête. Elle part en courant vers la maison. John la poursuit avec le tuyau. Le mini short se mouille, colle aux fesses musclées de Mélissa, dessine les contours rêvés d'une petite culotte cotonneuse. John la rattrape dans la cuisine. Il lui retire son débardeur. Il défait son short tout en l'embrassant à pleine bouche. Il l'allonge sur le sol carrelé et arrache la petite culotte. Le plaisir les envahit.*

John souriait sous l'averse redevenue bruine. Les yeux fermés, il savourait ses moments retrouvés. L'intensité des souvenirs le transportait à des lieux de sa souffrance. Comme si la mort de Mélissa avait transformé leur passé en conte de fée.

John était malade. La souffrance de cette perte lui altérait l'esprit. Les films qu'il se repassait avaient été épurés de tout défaut. Combattre la souffrance par la pureté.

Ses mâchoires se crispèrent, ses mains se changèrent en poings inflexibles, son corps entier se contracta, ses yeux s'ouvrirent, le film était terminé, le générique avait défilé marquant le retour à la trop sombre réalité.

John en voulait encore. Ses souvenirs demeuraient le seul moyen de laisser vivre Mélissa.

Il se leva. Il s'envoya deux gorgées de vodka. Elle ne le brûlait plus. Plus rien ne pouvait le faire souffrir davantage. Engourdi, il reprit sa marche sans but. La tête basse, il marchait en répétant la même question.

— Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Mot assassin. Aucune réponse. Rien que le vide silencieux. Toujours le vide.

Il regardait les flaques orangées. Les reflets l'intriguaient. Sa vision se troublait sous l'effet de l'alcool. Les choses se démultipliaient.

Il percuta un poteau de signalisation et tomba, assis. Il regarda l'obstacle qui avait indignement osé faire chuter un homme et décida de faire ami ami avec lui. Il s'adossa contre la barre métallique. La tête pendante, il ferma les yeux.

*Papier peint jaune moucheté d'étoiles blanches. Berceau de bois orné de dentelles affriolantes. Moquette beige et moelleuse. Peluches douces comme un duvet de canard. Un livre posé sur une table. Le titre gravé à l'or fin : "Mon Enfant".*

*Chambre blanche et froide. Draps blancs javellisés. Douleurs espacées. De moins en moins.*

*Salle aux murs verts et au sol carrelé de blanc. Mélissa, les jambes écartées devant des spectateurs tendus. Elle hurle sa haine. Elle enfante dans la douleur. Les contractions pesantes torturent son être. Son front ruisselle de sueur. Les joues se gonflent et soufflent comme une locomotive lancée à pleine vitesse. Elle crie, elle hurle. Elle écoute le gynécologue. Elle pousse. Elle pousse de plus en plus fort. Elle souffre.*

*John est là en spectateur angoissé. Il regarde l'amour de sa vie subir les tortures de l'enfer. Il ne peut rien faire pour la soulager. Il en veut au monde entier. Il lui tient la main. En vérité, un étau d'acier lui broie la main. De l'autre, il éponge le front de Mélissa, lui murmure des mots d'apaisement. Il a peur. Il est terrifié.*

*Puis les premiers cris. Les premiers hurlements du bébé, son bébé. Mélissa se déten, reprend son souffle. Elle lâche la main de John qui a une fracture au majeur et à l'annulaire. Elle prend son bébé dans les bras et murmure.*

— *Thomas.*

John regarde sa main et sourit de plaisir à cette évocation. Tout était si beau, si magnifique, une vie de perfection. Il transforme sa réalité.

Il se relève difficilement. Il marche vers la sortie de la ville.

Tout est silencieux rien ne bouge. La pluie a cessé. Les hommes sont couchés, perdus dans leurs cauchemars. John est seul, réveillé, vivant avec sa douleur et son angoisse. Terrorisé par le vide de sa vie. Abattu par l'égoïsme qu'il développe.

— *Thomas. Mon pauvre petit Thomas, murmure-t-il dans la nuit.*

Thomas est chez ses grands-parents. Depuis trois mois, il attend que son père soit capable de s'occuper de lui. En vain. L'état de John s'aggrave de jour en jour.

Il aimerait pouvoir se raccrocher à l'image de son fils. L'image de son petit champion, l'enfant de ses rêves. Il aimerait l'attraper à deux mains et ne plus jamais la lâcher. Mais elle glisse. Elle ne résiste pas à la force du vide. Un tiers de son cœur s'est séparé du tout. John ne peut plus vivre avec deux tiers de cœur.

Il est arrivé sur le pont à la sortie de la ville. Il regarde par-dessus et aperçoit l'eau, sombre, noire, ténébreuse.

*Chambre blanche. Draps blancs javellisés. Douleurs espacées. De moins en moins.*

*Mélissa est allongé dans un lit métallique. Elle attend de pouvoir sortir. John est là aussi, abattu sur une chaise. Le mot cancer résonne encore dans sa tête. Il a pris la forme d'un néon sanguin aux lettres capitales. CANCER CANCER CANCER. Comme un verdict de peine de mort. Comme la poisse des gens trop heureux. CANCER CANCER CANCER.*

*Mélissa et lui attendent de pouvoir sortir de ce tribunal de la malchance. Elle n'a plus que trois mois à vivre. Diagnostiqué trop tard. Mélissa n'a que trente-cinq ans. CANCER CANCER CANCER.*

*Ils sont sortis pour leurs derniers jours. Mélissa veut les vivre à l'air libre. Sous la chaleur du soleil. Sous le froid du vent du nord. Sous le mouillé de la pluie. Elle veut les vivre dans les bras de son fils, dans les bras de son mari. Dans son lit, dans sa cuisine, dans son canapé. Elle ne veut pas les machines et les tuyaux. Elle veut la vie mais n'a le droit qu'à la mort. La mort de l'anonyme.*

*John la dorlote, la chouchoute encore plus qu'aux premiers jours. Ils sont partis faire du canoë au Canada. Ils ont vu les chutes du Niagara. Ils ont vu les geysers de Yellowstone. Ils sont revenus attendre la mort.*

*La rouille attaque Mélissa. Elle détruit chacune de ses cellules les unes après les autres. Comme la gangrène, elle avance pas à pas vers son but. Elle ronge chaque partie de son corps. La pourriture, la détérioration cellulaire jusqu'à l'amputation du cœur.*

*Mélissa est de plus en plus faible. John lui apporte son déjeuner au lit, la prend dans ses bras, la berce, lui dit des mots rassurants. Il lui parle d'amour éternel. Il lui parle de bonheur. Puis il descend pleurer les larmes de sa vie dans la cuisine.*

*La rouille attaque Mélissa. Elle détruit chacune de ses cellules les unes après les autres. Comme la gangrène, elle avance pas à pas vers son but. Elle ronge chaque partie de son corps. La pourriture, la détérioration cellulaire jusqu'à l'amputation du cœur.*

*John la prend dans ses bras. Il lui raconte des histoires. "Tu te souviens de...". Il lui parle et lui parle. Il la réconforte. Il parle des gens qu'elle aime, de ce qu'elle a fait. Il fait tout pour dessiner le sourire sur ses lèvres blanchies par la maladie. Il la berce. Il lui parle de bonheur. Il lui parle d'amour éternel.*

*La rouille emporte le dernier souffle de Mélissa.*

*John la prend dans ses bras, la serre contre son cœur comme pour lui transmettre un peu de sa vie. Il hurle et pleure comme un enfant. La mort vient de lui voler ce qu'il avait de plus précieux au monde.*

John, penché par-dessus la balustrade du pont, hurle sa haine à la face du monde.

— Pourquoi ? Pourquoi ?

Et toujours la même réponse à la même question. Rien. Aucun espoir de compréhension.

Il éclate en sanglots. Des sanglots rauques et puissants. La douleur se liquéfie. Les larmes coulent, tombent et se mélangent à l'eau du fleuve.

Les sanglots l'étouffent. Le sol régurgite l'eau en vapeur chaude et collante. L'alcool lui aiguise les sens. Il enlève violemment ses vêtements les uns après les autres. Il enjambe la balustrade du pont. Les yeux striés de rouge, son regard transperce l'eau.

Il n'a pas peur. Trop de souffrances. Trop de douleurs. Trop de fatigue. Il se sent las de ce combat.

Il plonge les bras écartés comme un ange et disparaît dans la noirceur du fleuve.